

*H-France Forum*  
Volume 16 (2021), Issue 4, #2

Zrinka Stahuljak, *Médiéval contemporain. Pour une littérature connectée*. Paris: Editions Macula, Collection: Anamnèses. Médiéval/Contemporain, 2020. 96 pp. Notes. 14 €. ISBN : 978-2-86589-118-4.

Compte-rendu d'Estelle Doudet, Universités de Lausanne & Grenoble Alpes

L'essai de Zrinka Stahuljak réagit à une double urgence: l'étude des littératures médiévales serait délégitimée par certains discours politiques en tant que savoir peu rentable et, au sein des théories actuelles de la littérature, les productions médiévales seraient reléguées dans un angle mort. L'objectif de l'auteure est de répondre à cette marginalisation en démontrant la puissance d'action des textes anciens dans nos sociétés mondialisées. Sa proposition est de lire la littérature en français du XI<sup>e</sup> au XV<sup>e</sup> siècle comme un monde épistémologique alternatif, « la bibliothèque-monde médiévale » (p. 7), susceptible de « faire agir le Moyen Âge dans le contemporain » et vice-versa (p. 87).

L'originalité de *Médiéval contemporain* tient moins, à mon sens, à la valorisation du décentrement conceptuel auquel inviterait la lecture des textes anciens – argument développé depuis longtemps [1] –, que du « pas de côté » que se propose de faire Stahuljak à partir de la situation particulière d'où elle parle (pp. 41-49). Formée aux universités de Zagreb, du Kansas et d'Emory et actuelle directrice du *UCLA Center for Medieval and Renaissance Studies*, connue notamment pour ses études des transferts entre Orient et Occident à travers romans et chroniques du XII<sup>e</sup> au XV<sup>e</sup> siècle, l'auteure est indéniablement l'une des voix fortes du français médiéval aux États-Unis. Son essai se dit en outre conçu dans un contexte nord-américain où cet objet d'étude est fragile, car doublement étranger par sa langue et par l'histoire précoloniale, prémoderne et précapitaliste dont il témoigne.

L'évocation de la crise des études littéraires médiévales est aussi familière aux chercheur·se·s du Vieux Continent. Le Moyen Âge européen jouit actuellement d'un succès public considérable, mais cela est moins dû à sa littérature qu'aux légendes noires et dorées que lui a associées le XIX<sup>e</sup> siècle et qu'exploite toujours l'industrie du divertissement. Le décalage entre les textes médiévaux et les imaginaires médiévalisants a d'ailleurs fait émerger de nouveaux champs de recherche. Le *pop medievalism*, dont Stahuljak souligne qu'il n'actualise pas les œuvres anciennes, mais les masque au profit de leurs recreations présentes (p. 43), n'est pas le seul ; existe aussi un médiévalisme savant dont la fécondité ne faiblit pas depuis une vingtaine d'années et auquel ont beaucoup contribué les chercheur·e·s américain·e·s, y compris l'auteure de l'essai.[2] Avant d'engager le dialogue avec elle, il me paraît important de souligner cette dimension dont *Médiéval contemporain* parle peu, mais dont il témoigne : les médiévistes sont parmi les analystes de littérature française qui publient le plus sur les contributions de leur discipline à l'histoire intellectuelle des XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles.[3]

Le statut épistémologique qui a été donné aux littératures du Moyen Âge pendant les deux derniers siècles est justement le point de départ de Stahuljak (pp. 13-40). Elle rappelle comment les plus anciens textes français ont pu être lus tour à tour en débuts d'un processus de civilisation, en monuments d'une culture nationale et en objets de conservation patrimoniale. On ne peut qu'être d'accord avec elle pour juger dépassé le fondement conceptuel de ces

interprétations, la vision d'un Moyen Âge qui aurait été pour la modernité occidentale une origine idéalisée et primitivée, parfait exemple de nationalisme et de pensée coloniale. Mais la brièveté de l'essai explique sans doute qu'il n'évoque pas un point intéressant à rappeler : aux différentes époques où les notions de civilisation, de culture et de patrimoine ont été valorisées, les analystes des littératures médiévales ont pris sur elles des positions diverses, qui ont pu susciter débats ou malentendus. L'idée que la civilisation française serait porteuse de valeurs déjà présentes dans les épopées en ancien français a été soutenue entre autres par Jean-Jacques Ampère et Gaston Paris entre 1830 et 1900 ; elle a été reconfigurée par Denis de Rougemont, dont *L'Amour et l'Occident* en 1939 a vu dans l'amour courtois une « tentation orientale » de la civilisation occidentale.[4] La promotion du terme culture dans les décennies 1970-1980 et les tentatives de faire « l'étude de la vie » à partir des œuvres littéraires (p. 23) ont eu des précédents : quand, au début du XX<sup>e</sup> siècle, Johan Huizinga a proposé de lire les textes franco-bourguignons du XV<sup>e</sup> siècle comme les expressions de la « forme de vie » du Moyen Âge finissant, son approche a été accueillie avec intérêt en Allemagne et en Italie, alors qu'elle est restée incomprise en France.[5] Quant à la notion de patrimoine dont l'essai montre les risques intellectuels, elle fait actuellement l'objet de discussions. Car si appeler patrimoine *Le Conte du Graal* constitue le texte en objet muséal davantage qu'en source de réflexion, l'argument garde une certaine efficacité auprès des décideurs institutionnels en France (dans le cadre d'une « Éducation nationale » que sont loin de partager tous les espaces francophones) pour les convaincre de maintenir dans les enseignements des collèges et lycées la lecture de quelques textes des XI<sup>e</sup>-XV<sup>e</sup> siècles. Bien qu'elle permette pour l'instant d'éviter une complète solution de continuité entre les formations du secondaire et celles de l'université, les limites d'une patrimonialisation jouant autrement le mythe des origines sont cependant claires. Je vois pour ma part l'une de ses conséquences dans la surreprésentation des romans d'aventure du XII<sup>e</sup> siècle au sein des programmes du collège, alors que les écritures délibératives telles que le théâtre, la satire politique, les débats argumentatifs, sont enseignées au niveau universitaire, quand elles le sont.

C'est donc à un *aggiornamento* bienvenu des outils critiques qu'invite le deuxième volet de l'essai (pp. 50-91). En pensant le médiéval comme dispositif, il s'agirait de reconnecter doublement la littérature médiévale au temps et à l'action : en tant que partie intégrante d'une histoire médiévale conçue comme un fait total, et en tant qu'« archive historique des futurs possibles » pour notre temps (p. 57, 91 et *passim*). Le cadre de référence dans lequel se place Stahuljak est résolument historien, nourri des idées de Jacques Le Goff sur l'histoire longue et de Patrick Boucheron sur l'histoire-monde.[6] L'objectif est de « remettre la littérature dans l'archive historique », ce sur quoi la plupart des médiévistes littéraires s'accordent, tout en « sort[ant] le Moyen Âge de l'histoire littéraire », ce qui, à moins de considérer l'histoire littéraire comme un synonyme de téléologie, pose davantage question (p. 57, 90). Ce faisant, l'essayiste prend une position différente d'un Zumthor ou d'un Eco pour définir le travail spécifique de l'historien·ne de la littérature parmi ses pair·e·s historien·ne·s. Son rôle serait ici de réactualiser le Moyen Âge en redonnant une effectivité concrète aux œuvres produites à cette époque, les livres d'autrefois nous aidant à « désoublier » et à mieux comprendre ce qui advient dans le monde d'aujourd'hui. Autant que je puisse en juger par mes travaux média-archéologiques [7], il me paraît que ce geste d'anamnèse joue davantage sur des réseaux de connexions et déconnexions transhistoriques que sur les continuités de l'histoire longue ; c'est d'ailleurs ce qui justifie sa définition comme dispositif, montage de composants hétérogènes producteur de rapports de sens et de pouvoir. Mais pour que cette anamnèse fonctionne avec l'efficacité qu'en attend l'essai, il faut supposer aux objets que nous appelons littéraires des capacités d'action égales ou supérieures à celles d'autres types d'archives. Cette agentivité attribuée à la littérature pourrait être plus précisément discutée. Il serait intéressant de réfléchir,

à l'aide de divers arguments – de l'efficacité cognitive de la fiction à la puissance communicative de la rhétorique –, aux manières exactes dont un roman ou une chronique universelle, par exemple, pourraient être plus ou moins agissants sur le monde qu'une comptabilité ou qu'un registre de délibérations politiques.

Pour établir sa proposition de littérature connectée à travers le temps, Stahuljak la situe d'abord comme une alternative à plusieurs méthodes d'interprétation : le *medievalism* ; les *material culture studies* ; la pensée décoloniale et les *early globalities*, qui restent soumises à une périodisation polarisée par la rupture renaissante.[8] On voit que l'auteure connaît ces approches de première main [9], même s'il va de soi que l'étude de la littérature médiévale, loin d'être un angle mort de la théorie critique, a contribué à l'enrichissement de nombreuses autres approches [10] – ainsi sa discipline-mère, la philologie, évoquée ici à l'aune de ses rapports avec le nationalisme du XIX<sup>e</sup> siècle (p. 31), s'est depuis réinventée en *new philology* et *new codicology*, sources d'une philologie numérique qui permet aux médiévistes d'être acteurs des débats sur les enjeux de la dématérialisation des biens culturels.

Imaginer la connexion des temps par la littérature suppose ensuite de repenser cette dernière au regard des pratiques particulières de l'écriture et de la réception médiévale. D'une manière que j'imagine concertée, l'essai s'écarte sur ce point de la fameuse image d'une littérature « atelier d'écriture » [11] au profit d'une « bibliothèque-monde » (p. 82).[12] Là est à mon avis le changement significatif. D'une réflexion sur les modes de production et de réception des textes, on passe à une réflexion sur les interactions des livres avec le réel. Les réflexions engagées depuis la fin du XX<sup>e</sup> siècle sur les dynamiques propres de la relation littéraire médiévale – la manuscriture des auteurs et copistes ; le texte travaillé par la variance et l'œuvre par la mouvance ; les lecteurs-auditeurs, acteurs de communautés interprétatives –, sont réorientées vers des analyses des différents usages du monde que permettraient les livres, usages différents des nôtres, mais articulables à des questionnements actuels.

Or « que voit-on du monde » dans la fastueuse librairie réunie par les ducs Valois de Bourgogne au XV<sup>e</sup> siècle ? L'exemple exploré par Stahuljak (pp. 57-80) invite d'abord sans surprise à questionner nos catégories génériques (roman, poésie, etc.) puisque les livres des collections des XIV<sup>e</sup>-XVI<sup>e</sup> siècles étaient classés, dans les inventaires après décès, en fonction des connaissances pratiques qu'ils offraient à leurs propriétaires. Il démontre en outre que les ouvrages de Philippe de Bourgogne et de son fils Charles ont mêlé l'Europe et l'Orient et croisé des pensées géopolitiques du passé et de l'avenir. Pour alimenter la discussion, j'ajouterai que ces bibliothèques-mondes n'étaient pas des *hubs* neutres, la mise en réseau des livres y étant infléchie par le statut social, le sexe, les goûts des propriétaires. La collection de Marguerite d'York, épouse de Charles de Bourgogne, était composée à 80% d'ouvrages de dévotion, comme beaucoup de librairies féminines.[13] C'est donc aussi à la déconnexion du monde qu'ont invité les bibliothèques médiévales ; « bibliothèques tibétaines » disait Malraux [14], qui proposait quant à lui d'exclure de la 'véritable' littérature les œuvres d'avant la Renaissance à cause de l'orientation de beaucoup d'entre elles non vers les possibles de l'histoire, mais vers la fin des temps. La métaphore de la bibliothèque-monde est donc à la fois suggestive et problématique. Comme nous l'a rappelé *Le Nom de la rose*, la bibliothèque met en tension le partage et la connexion avec la hiérarchisation et l'exclusion. Stahuljak a raison de dire : « Quelle bibliothèque, quel rapport de pouvoir ? » (p. 85). Celle des Valois de Bourgogne était élitare, accessible seulement au prince et à ses proches.[15] *Le Champion des dames*, livre offert par Martin Le Franc à Philippe de Bourgogne en 1442 [16], se plaint de mourir dans la prison de la librairie faute d'être oralisé, écouté, discuté en public.

*Médiéval contemporain* pose des questions fortes et propose une approche originale qui invitent au débat. Pour finir, je pointerai un autre point soulevé par son titre. L'infinie diversité des pratiques d'écriture et de lecture en français pendant cinq siècles – la moitié de la production dans cette langue en termes de durée –, j'hésite pour ma part à l'appeler « littérature médiévale ». Ni l'un ni l'autre de ces qualificatifs ne font vraiment sens. Ils sont des composants du récit de la modernité, où le Moyen Âge a été dans la littérature française ce que le sauvage a été à l'Européen de la 'Renaissance' : origine primitive et altérité à dépasser. Il est temps à mon avis de démédiévaliser nos objets de recherche comme d'autres ont décolonisé les leurs. Or l'obstacle principal à ce changement est connu : la périodisation qui sépare le temps en blocs, Antiquité, Moyen Âge, Renaissance, etc. Pour défaire cette pensée du temps que l'Occident a largement imposée au monde, est-il judicieux de renforcer la catégorie de « médiéval » en l'étendant (l'histoire longue) ou en la faisant fonctionner comme une interface anachronique (le médiéval contemporain) ? Il n'est évidemment pas facile de résoudre ce problème. Peut-être pourrait-on tenter de mettre le « médiéval » lui-même à l'épreuve du dispositif de complexification temporelle que propose Stahuljak. Car est-elle médiévale, cette « bibliothèque-monde » franco-bourguignonne, collection de princes hantés par le souvenir révolu de la croisade et projetés vers des rêves impériaux ? Ou fonctionne-t-elle dans et à partir d'un XV<sup>e</sup> siècle où se reconfigurent des pensées du monde qui ne sont plus tout à fait celles d'un XII<sup>e</sup> siècle ? Le dispositif qui ferait surgir les archives du futur dans les textes d'autrefois me semble un cadre conceptuel prometteur si nous l'appliquons aussi à nos propres objets. Nous travaillons à la fois sur des pratiques textuelles historiquement situées et sur les conjonctions/disjonctions qui se tissent à travers les écritures et les lectures non pas seulement entre le Moyen Âge et le XXI<sup>e</sup> siècle, mais aussi entre le XII<sup>e</sup> et le XV<sup>e</sup> siècle, le XIV<sup>e</sup> et le XVI<sup>e</sup> siècle. Tout à la fois être et ne plus être médiéviste afin de penser la complexité des temps : telle pourrait être notre contribution à la prise de conscience que nous, femmes et hommes du XXI<sup>e</sup> siècle, ne sommes plus modernes.

## NOTES

[1] Paul Zumthor, *Parler du Moyen Âge* (Paris: Minuit, 1980), p. 17.

[2] Zrinka Stahuljak, *Pornographic Archaeology: Medicine, Medievalism, and the Invention of the French Nation*. (Philadelphia: University of Pennsylvania Press, 2013, trad. fr. 2018).

[3] Parmi de nombreux exemples, voir les biographies intellectuelles de Bédier par Alain Corbellari (*Joseph Bédier, écrivain et philologue*, Genève: Droz, 1997), de Paris par Ursula Bähler (*Gaston Paris, le savant dans la cité*, Genève: Droz, 1999), de Cohen par Helen Solterer (*Medieval Roles for Modern Times*, The Pennsylvania State University Press, 2010) et par Véronique Dominguez (*Gustave Cohen et le théâtre médiéval*, HDR inédite, Paris-Sorbonne, 2013).

[4] Denis de Rougemont, *L'Amour et l'Occident* (Paris: Plon, 1939).

[5] Estelle Doudet, « Un Automne impensé. Johan Huizinga et l'histoire littéraire française aux XX<sup>e</sup>-XXI<sup>e</sup> siècles », in Élodie Lecuppre-Desjardin dir., *L'odeur du sang et des roses, autour de Johan Huizinga* (Lille: Presses du Septentrion, 2019), pp. 93-107.

[6] Jacques Le Goff, *Faut-il vraiment découper l'histoire en tranches ?* (Paris: Seuil, 2014), Patrick Boucheron dir., *Pour une histoire-monde* (Paris: PuF, 2013).

[7] Estelle Doudet, « Moyen Âge et archéologie des media. Vers un nouveau temps profond des arts et des imaginaires de la communication », *Fabula Littérature Histoire Théorie* 20 (2018), en ligne.

[8] Christie McDonald et Susan Rubin Suleiman dir., *French Global. A New Approach to Literary History* (New York: Columbia University Press, 2011).

[9] Zrinka Stahuljak, “World Collecting: Patronage, Spoliation, and Forms of Government”, in *The Wiley-Blackwell Companion to World Literature*, Vol. 2 (Oxford: Wiley-Blackwell, 2019), pp. 1181-1189, et *Medieval Fixers: Translation in the Mediterranean, 1250-1500* (University of Chicago Press, à paraître) [en fr. *Les fixeurs au Moyen Âge. Histoire et littérature connectée*, Paris: Seuil, à paraître].

[10] Alain Corbellari, *Moyen Âge et critique littéraire* (Saint-Denis, Presses Universitaires de Vincennes, 2021).

[11] Bernard Cerquiglini, *Éloge de la variante. Histoire critique de la philologie* (Paris: Seuil, 1989), p. 57.

[12] Image similaire pour définir la littérature comparée dans William Marx, *Vivre dans la bibliothèque du monde* (Paris: Collège de France, 2020).

[13] Geneviève Hasenohr, « L’essor des bibliothèques privées aux XIV<sup>e</sup>-XV<sup>e</sup> siècles », in *Histoire des bibliothèques françaises, I. Les bibliothèques médiévales* (Paris: Promodis, 1989), p. 249.

[14] André Malraux, *L’Homme précaire et la littérature* (Paris: Gallimard [1977], 2010), p. 56.

[15] Tania van Hemelryck, « La bibliothèque médiévale dans les livres. Entre fantasme et réalité », in Ludmilla Evdokimova et Victoria Smirnova dir., *L’œuvre littéraire du Moyen Âge aux yeux de l’historien et du philologue* (Paris: Garnier, 2014), pp. 293-305.

[16] Martin Le Franc, *Complainte du livre du Champion des dames a maistre Martin le Franc, son acteur*, dir. Gaston Paris, « Un poème inédit de Martin le Franc », *Romania* 16 (1887), pp. 383-437. DOI : 10.3406/roma.1887.5973.

Estelle Doudet  
Estelle.Doudet@unil.ch  
Universités de Lausanne et Grenoble Alpes

Copyright © 2021 by the Society for French Historical Studies, all rights reserved. The Society for French Historical Studies permits the electronic distribution for nonprofit educational purposes, provided that full and accurate credit is given to the author, the date of publication, and its location on the H-France website. No republication or distribution by print media will be permitted without permission. For any other proposed uses, contact the Editor-in-Chief of H-France.

*H-France Forum*  
Volume 16 (2021), Issue 4, #2